

ROGER NIMIER

L'ÉLÈVE
D'ARISTOTE

ÉDITION ÉTABLIE
INTRODUITE ET ANNOTÉE
PAR MARC DAMBRE

nrf

GALLIMARD

INTRODUCTION

Après avoir conquis Paris de 1948 à 1953 en sept livres et deux cents chroniques, Roger Nimier fit retraite pour une décennie, trompant les espérances de ses lecteurs et amis, décevant une époque éprise de production. Pourquoi un tel silence, pourquoi cette rupture aux abords de la trentaine ? Sans doute n'avait-il alors plus rien à dire dans des romans, mais le présent recueil, issu du mal de vivre et d'écrire, invite à une réponse moins simple. Roger Nimier s'est défendu contre un siècle où il cherchait des raisons d'espérer, siècle qui, voulant de lui, lui en voulait aussi de ne pas lui ressembler davantage. Car, si le romancier n'acheva aucun livre après Histoire d'un amour sinon D'Artagnan amoureux — que l'accident de 1962 rendait posthume, son « indifférence passionnée » de littérature et d'histoire chercha dans la clandestinité une arme tour à tour exigeante et négligente, mais fidèle.

Dans le livre qu'il signe à la veille de mourir, l'écrivain accorde à d'Artagnan le pardon du pape Urbain VIII : « Mon enfant, vos péchés ne peuvent être que des péchés de soldat. Les soldats et les artistes ont droit à toutes les rémissions. » Cette apologie amusée s'adresse maintenant aux bien-pensants qui seraient tentés de le condamner pour dandysme et insignifiance ; il a, en effet, peu pratiqué la discipline de Tartuffe. Roger Nimier artiste ? Il aurait rejeté comme inconvenant ce terme consacré, s'il ne l'avait retenu pour sa mauvaise réputation.

tion. Selon un paradoxe qui apparaîtra, il redoutait toute consécration par religion extrême. « Alors, il ne reste que des chemins solitaires... » concluait déjà le jeune narrateur de son premier roman. Souvent, les artistes pressentent leur destin ; soucieux d'informer le réel, ils rêvent de maîtrise. La singularité de Roger Nimier s'affirme tout entière dans une certaine perception de l'espace intérieur et du temps. Regardant l'histoire et sa propre histoire, il pèse l'avenir lourd de menace et le voit menacé d'impasse : il veut peser sur lui, ne s'acceptant pourtant que parmi ceux que le poète nomme « assembleurs de saisons aux plus hauts lieux d'intersection ». Or on l'avait élu chef d'école, ou de mode, sans trop distinguer ; et l'uniforme ne fait pas le hussard, pas plus que le ton impérieux ne fait le chef-d'œuvre. Par les critiques, par ses maîtres et amis, le jeune homme à succès admet que les premières œuvres sont en partie manquées : on attend beaucoup de lui, on attend mieux. Il se retranche alors dans ses belles « Journées de Lecture », dont il retarde d'ailleurs la publication. Il veut aussi donner de ses « œuvres complètes » une nouvelle édition, mais il a décidé à vingt-huit ans de « mourir un peu », de s'amender par la critique littéraire, d'occuper à l'occasion, et pour le divertissement sérieux, la chaire de l'historien. Que veut dire renoncer ? Tour à tour le bonheur et les misères du quotidien et du mariage, la fête et l'honneur de l'amitié, la soif d'alcool et celle de l'encre, le service des lettres et des écrivains, l'art des conquêtes mais la conquête du désert : attente de lointaine plénitude... L'Élève d'Aristote nous montre un jeune écrivain qui cache son application, rarement chahute, et s'émerveille et désespère ou dédaigne, éclate de culture et de fantaisie : il se prépare à devenir le maître que, par malentendu et par sa propre faute comprend-il avec Chardonne, le demi-siècle avait reconnu trop vite. L'aîné attentif lui écrit : « Vous voilà dans la nuit. Il faut y rester, et longtemps. Un autre Nimier en sortira, avec le temps. » Mais quel ennui et quelle impatience il faut !... et tant arracher à la mort, cet autre soleil de la vie. L'adolescent enfant qui veut mûrir en lui peut-il moins faire que défier le visible et se saisir du possible absolument ? De quoi se taire en effet, faire la tête ou parler

pointu ! De quoi jouer, comme on l'a dit, « à ne pas vivre tout à fait en France en 1950 ».

Dans *Le Grand d'Espagne*, l'auteur suggère au passage comment il entend que ses essais soient lus, comme s'il n'avait pas voulu laisser cet Élève d'Aristote sans préface. « Ce n'est pas une confession : on y parle de tout le monde ; ce n'est pas un pamphlet contre l'époque ; ce n'est pas non plus un inventaire et ce n'est sûrement pas une chose grave comme le journalisme. C'est donc de la littérature. Prenons-en notre parti. » Cette apparente désinvolture s'harmonise avec la coïncidence des opposés, principe qui l'a toujours fasciné. Le journalisme ? Il le pratiquait avec goût et rigueur, y cherchant « la fièvre d'un métier ou d'une équipe » autant que le théâtre de ses provocations ; on a répété aussi qu'il se levait tôt pour corriger au marbre ses articles, vérifier par exemple qu'on n'avait pas ajouté d'accent au nom de Valéry Larbaud. Dans ces pages provenant de vingt-cinq livres, revues et journaux, il s'efforce de garder l'actualité à distance, ne se laissant pas envelopper par elle ni par les contraintes de la chronique régulière, n'oubliant jamais la littérature : prenons-en notre parti ! S'il y a donc « pamphlet contre l'époque », ce sera indirectement. Porté par tempérament vers l'excès, peu assuré dans ses pensées parce que leurs contraires le séduisent, il se méfie de son humeur sauvage comme de toute maxime. Avec son époque, il se comporte en voyeur plutôt qu'en vengeur, non par vain scepticisme, mais par esprit d'examen et souci de maturation. Il n'a pas non plus l'ambition d'établir un inventaire général ni ne risque, en somme, de devenir commissaire-priseur : il veut inventer, et s'inventer. Projet en sursis, la confession sera pour l'instant dans la projection intermittente. « On y parle de tout le monde » parce que l'utilité personnelle d'un tel miroir n'est plus à démontrer, et que, tout en observant le « jeune homme nommé Péguy » ou Tallemant des Réaux « homme tranquille », Roger Nimier se retrouve à travers ces « minutes perdues dans un grand bonheur involontaire : celui de ne pas (s)'intéresser à (soi) ». La parenthèse met en quarantaine le moi haï et haïssable, car nous voulons être un

grand classique ou rien, nous aimer dans de meilleurs mots. L'auteur de *L'Elève d'Aristote* parcourt sa galerie des hommes et femmes illustres, accrochant les tableaux qui lui donnent des couleurs. Et s'il monte dans sa librairie, quelques caricatures lui feront plaisir dans l'escalier (il peut être un peu brûlot puisqu'il est brûlé, dit-il à Chardonne, et voici le « Dictionnaire »), mais il considérera les êtres et les œuvres sous le patronage de Sainte-Beuve tancé par Proust. Au demeurant, nul travail de bénédictin : trente lignes ou un chapitre peignent mieux sinon tout autant, suffisent au rassemblement intime et colmatent un peu la brèche, permettent de résister à la dispersion. Données aux autres, ces pages du silence le sont aussi à la création, comme prémices.

En 1956, Jacques Chardonne encourageait son cadet à les réunir en volume sous le titre pseudo-valéryen de « Variété(s) ». On n'aura cependant pas ici les fictions ni les chroniques ni d'autres « journées de lecture », mais une collection de personnages en un roman où s'incarnent histoire et littérature. Galerie de glaces, d'abord, que ces fragments d'un discours sur les « monarchies », où Roger Nimier capte les rayons d'une civilisation à son couchant. Il nous montre deux conquérants antiques, quelques écrivains souverains, nous fait assister à son XVIII^e siècle, visiter « le palais de l'ogre », Versailles, et le guide s'efface sans se laisser manger. Les grands de ce monde et les révolutions passent, reste l'espoir d'une parole de sauvegarde : « Il serait utile à nouveau de considérer la littérature comme un des beaux-arts. Sa nécessité, sa naturalité au sens hégélien, retrouveraient leur évidence. Entre l'homme qui veut sauver le monde et celui qui tente d'assurer le sien, tel qu'il le souhaite, la différence est de forme plus que d'essence. » Comme si l'écrivain remontait insensiblement vers un paradis perdu, l'ordre chronologique de l'histoire, adopté dans cette première partie du recueil, est à rebours de celui de l'écriture. Si Homère était la première référence enfantine du héros des Epées, « L'Elève d'Aristote », dernier fragment écrit, est contemporain des esquisses du roman « Pâris », de la rédaction de D'Artagnan amoureux et du portrait que Nimier peint de l'auteur d'Ulysse. Au fil des

évoqueries des deux autres parties, « Dix-neuvième siècle » et « Auteurs de mon temps », il se confirme que le pendule oscille entre la nostalgie d'une époque littéraire vigoureuse et celle de la création solitaire. En 1951, le jeune rédacteur en chef d'Opéra jouait « Nimier ou Les enfants au pouvoir », afin d'y ramener les « vieux messieurs » de 1925, Chardonne, Jouhandeau, Morand. Du Bulletin de Paris (1954-1956) au journal Arts (1959-1961), il songe plutôt à une avant-guerre, à celle des Cahiers de la quinzaine : « Miraculeusement, Claudel, Maurras, Péguy, Bergson, Sorel sont réunis. Péguy en avait conscience quand il disait qu'un grand mouvement se faisait par lui. Il lui fut donné de ne pas en voir le succès. » Une autre conjonction miraculeuse ne saurait se produire dans l'après-guerre qui s'achève peut-être avec l'indépendance de l'Algérie. Du dix-neuvième siècle, Nimier ne veut retenir que ceux qui ne s'en firent pas l'écho sonore. Faut de restauration, il choisit ceux qui représentent des forces de réaction et d'opposition sous la Restauration et après. Pour lui, l'heure est à la résistance passive, au « silence obstiné », à la « détestable légèreté » : « On forme un Etat clandestin qui a ses mœurs et ses lois. On ne cherche pas tant à convaincre les autres qu'à se plaire. On veut rester libre et souffrir entre soi. » Il faudrait faire de l'amour la grande histoire de la vie, et le « gros consul » Stendhal serait un exemple. Nimier jette un voile d'humour, parfois glacé, sur certaines amertumes, mais il ne la réprime pas toujours au sujet des femmes, en homme qui les aime beaucoup, trop ? — et l'adolescent impénitent demeure amoureux de l'Étrangère, pensant qu'elles le sont toutes un peu ! Aussi l'amitié mousquetaire et les livres sont-ils préférés, et cela, dès Le Grand d'Espagne, fronde qui voulait retrouver « une communion perdue », renouer avec une civilisation, « cet état de grandeur durable où chacun peut aller un peu plus loin parce que les autres ont déjà fait une partie du chemin à sa place ».

La nécessité de L'Élève d'Aristote dans l'ordonnance de l'œuvre inachevée ne devrait donc pas surprendre. Si, d'un côté en 1950, peignant Georges Bernanos qu'il choisit pour « capitaine » et voit en

« grand d'Espagne », l'essayiste veut poser les exigences et les refus d'une jeunesse dans l'après-guerre, et que, de l'autre, il éclaire par Journées de Lecture certains massifs littéraires contemporains, L'Elève d'Aristote est comme la reprise à distance, l'approfondissement de ces deux livres et, en somme, prend place dans un triptyque. Toujours le peintre se connaît par ses modèles : ce Narcisse en état de guerre se prend à la réflexion fugitive, il est là, et bien vite, ailleurs. Aux approches de sa poétique il jubile, car l'aube est de ce côté-là, et l'auréole aussi : « Le Ciel se gagne l'épée vaincue à la main. » Précisément, on se souviendra du hussard bleu Saint-Anne : « Il y a des élèves qu'on appelle hussards et des pions aux visages d'adjudants, des professeurs munis d'une cravache. Chaque peloton est une classe. Après l'heure où on épluche les pommes de terre, il y a celle où l'on tue des Allemands. Ainsi l'histoire succède-t-elle à la philo. » Voici donc par un élève d'Alexandre, de Bachelard et de quelques autres, au gré du temps comme il passe et du désir, L'Elève d'Aristote, mythes parallèles du héros moderne. On songe à Baudelaire.

Une esthétique suppose une éthique, et l'écriture, une voix sûre. Le *Ne quid nimis* de 1954, ce « Pas trop de Nimier ! » que l'écrivain jetait par-dessus l'épaule avant d'entrer en silence et de continuer sa course solitaire, n'était pas un calembour de cancre. Jacques Chardonne lui explique en 1961 : « Le fond de tout cela : vous n'avez pas assez confiance en vous. Vous avez grand tort. » Cependant Nimier ne lui avait-il pas écrit un jour : « Attendre, vous le savez maintenant, est douloureux. Mais nous sommes toujours récompensés quand nous écrivons en effet de meilleures phrases sur de meilleurs sujets » ? Il faut connaître l'élévation de telles déclarations secrètes pour comprendre la blessure qui lui fait écrire aussi, à propos de son ami Antoine Blondin : « Le besoin d'être aimé est naturel à l'espèce inquiète que Dieu lâcha sur la terre. Le mot d'ordre de Mozart : "m'aimez-vous ?" circule jusqu'à nos jours »... Il faut écouter. Pour entendre.

Marc Dambre.

Première partie

MONARCHIES

L'élève d'Aristote*

D'Alexandre, quand il fut Dieu, nous savons tout et même qu'il regarda le soleil en face. Il est vrai qu'il n'était pas dans le mieux de son état ce jour-là¹.

De son enfance blonde et sombre, nous ne savons que des phrases ou des exploits, le souvenir d'un adolescent au cou penché, la mine ouverte et boudeuse. Plutarque veut bien nous faire respirer ce héros, il nous dit : « Au demeurant, dès qu'il était encore enfant, on connut évidemment qu'il serait continent quant aux femmes. » Il nous parle de Bucéphale, de l'*Iliade*, il nous rappelle que Philippe, son père, bannit de Macédoine « Harpalus, Néarque, Phrygius et Ptolémée, les mignons de son fils, lesquels Alexandre rappela depuis, et les tint tous en grand lien de faveur auprès de lui ».

En vain. Le charme de ce pâté en croûte – Plutarque traduit par Amyot – ne remplacera jamais le témoignage de l'homme qui vit Alexandre incliner la tête pour mieux réfléchir et courir comme un fou vers sa destinée.

Cet homme se nommait Aristote, il est né à Stagire, en 384

* Inédit, 1962. Voir *Cahiers Roger Nimier*, n° 2, automne-hiver 1981.

1. Diodore de Sicile, IV, 3.

avant Notre Seigneur Jésus-Christ et il fut le précepteur d'Alexandre, après avoir été l'élève de Platon. Il se fit ensuite une jolie réputation de philosophe qui a rebondi sur le Moyen Age et qui, malgré les piétinements de Descartes, est arrivée jusqu'à nous.

La vie d'Alexandre fut un sujet très recherché par les éditeurs de l'époque. Aristobule de Cassandria, Eumène de Cardia, Charès de Mytilène, Anaximène de Lampsaque, Marsyas de Pella, Phylarque de Naucratis, Carystius de Pergame, Dicéarque de Messène, tous ces noms chantants ont chanté Alexandre, mais on a coupé la gorge de ces beaux rossignols en perdant leurs livres et il faut nous reporter aux *FRAGMENTA HISTORICORUM GRAECORUM* ou aux *SCRIPTORES RERUM ALEXANDRI MAGNI* du bon Müller, pour en trouver l'écho.

Mélancolie sans tristesse, les œuvres d'Aristote ont également disparu. On est puni du style. Cet écrivain, réputé dans toute l'antiquité pour son élégance et minauderie grammaticale, ne nous est connu que par des résumés de cours. Encore ceux-ci n'ont-ils survécu que par l'impatience de vivre et de rouler en Ferrari, qui caractérise les fils de directeur.

En effet, les écrits scientifiques d'Aristote, aide-mémoire pour ses petits élèves, furent confiés à son disciple Théophraste, passèrent chez Néleus de Scepsis, puis chez Ptolémée Philadelphie, qui habitait Alexandrie. Les héritiers de Ptolémée Philadelphie les cachèrent dans une cave, présumant qu'il pouvait y avoir là du bon.

Le temps ayant produit son effet, le tanin s'étant déposé, Apellicon de Téos, mit les pieds à Scepsis, goûta un verre de vin auquel il trouva du corsage, mais peu d'allonge, et tapa sur la table en réclamant du meilleur. On lui indiqua les caves fameuses, il s'y rendit, jugea immédiatement qu'Aristote avait le grain serré et que son bonnet ne dégringolerait pas de sitôt.

Il en fit l'acquisition et transporta les manuscrits dans la ville qui se laisse nommer Athènes, où il les montrait complaisamment. Un écrivain mort est toujours aimé, cette espèce n'est détestée que dans sa crudité.

Catastrophe ! Mithridate, roi du Bosphore Cimmérien, inquiète Rome, Sylla décide de le mater, occupe Athènes vers 84 avant N.S. J.-C. Dans la mêlée furieuse qui s'ensuivit, il talonna les manuscrits d'Aristote directement jusqu'à Rome.

Nous connaissons Sylla, nous savons la vie coupable qu'il mena dans sa villa des environs de Puteoli, que la vermine suivit les femmes sur son corps et qu'il mourut sans gaieté, après avoir fait étrangler un questeur qui faisait le bougon.

Sylla superbement enterré, vingt-trois ans plus tard, son fils Faustus ressentit le besoin de payer les dettes qui traînaient autour de lui. Il vendit les cours d'Aristote à un grammairien et les choses sérieuses commencèrent : éditions, gloses, controverses.

Il reste qu'Aristote ne parlait jamais à ses petits élèves de leur ancien condisciple, Alexandre. Aussi devrions-nous demeurer dans la morosité qui serait nôtre, si l'on avait égaré les *Mémoires* de Saint-Simon ou si l'on avait brûlé ceux de Retz, sans une découverte toute récente.

Il semble que Michaël Ventrys, une des gloires les plus pures de la paléographie et qui mourut en 1952, par la faute des voitures rapides, était déjà sur la piste. Dans sa « Griechische Palaeographie », qui date de 1925, W. Schubart promenait des mains d'aveugle, mais frôleuses, dans la même direction. Tant il est vrai que, voici quelques jours, des fouilles effectuées à Smyrne ont permis de retrouver des fragments inédits d'Aristote. Comble de bonheur, ces fragments n'ont rien de commun avec ceux réunis par W. Jäger et Bignone, lesquels concernent le *Protreptique* et la *Philosophie*.

La découverte de Smyrne nous laisse penser qu'Aristote, en vieux professeur, songeait à un traité sur l'Education. Et si certains passages ressemblent à des recettes de cuisine – car nous savons que tout enseignement, alors, était grand métier et que modeler un cerveau égalait les plus belles actions de notre temps, création de moteurs, invention de doctrines, ventes et bizarreries – d'autres tiennent surtout du Journal de Bord.

Aristote, fils de médecin et destiné aux clystères royaux, devint orphelin à l'âge de dix-sept ans. Riche héritier, il consacra ses premières forces à une noce impitoyable, terrasant magnums sur magnums avant de se faire soldat pour amuser le tapis de la destinée, puis choisir un métier : la philosophie.

Elève de Platon, il le quitte dès que Platon le quitta en mourant. En ce temps-là, les Macédoniens sentent mauvais pour les Athéniens, ils sentent l'avenir. Parti pour la Mysie, il s'y lie avec le tyran Hermias qui est aussitôt crucifié par les Perses – action répréhensible et sévèrement jugée aujourd'hui. Nouvelle fuite, pour Lesbos où Aristote se forge une philosophie, à toute épreuve, de la vie – ou encore, une philosophie à toute épreuve de la vie.

C'est en 345 que Philippe le Borgne, roi de Macédoine, lui écrit une lettre et lui confie l'éducation d'Alexandre. Alexandre avait treize ans. Plus modestement, Aristote était en quarantaine.

Achevons cette introduction en précisant que les manuscrits de Smyrne pourraient provenir de Straton de Lampsaque, cet homme terrible qui admettait la divisibilité à l'infini, qui dirigea le Lycée et qui, selon Diogène Laërce, écrivit 100 000 lignes de plus que Théophraste et 140 000 de moins qu'Aristote. En mettant à l'ombre les écrits familiers d'Aristote, Straton de Lampsaque limitait son retard.

Voici donc, déchiffrés et traduits au mieux, cinq fragments d'Aristote, qui s'échelonnent de 345 à 335 avant la naissance de N.S. J.-C.

1. Passage dit « L'enfant boudeur ».

Un enfant élevé par sa mère ne peut plus s'appeler enfant. Le terme devient impropre : il est, par la faiblesse des choses, substitué. Le principe est violé¹.

Que peut-il sortir d'une tête blonde ? Alexandre est un bel enfant boudeur, fils de Philippe, qui règne, neveu de Perdicas III et d'Alexandre II, qui régnèrent, petit-fils d'Amynthas II, qui régna, arrière-petit-fils de Perdicas II, qui régna.

Aux Jeux Olympiques, son trisaïeul, Alexandre I^{er}, se fit reconnaître pour Grec et non Barbare. Il gagna la course à pied, les cent mètres en six secondes, les deux cents mètres en quatorze secondes, les huit cents mètres en une minute².

La grand-mère de mon élève se nommait Eurydice. Elle venait de chez les Lyncestes. Elle a battu, d'une seule foulée, un record olympique en tuant son mari, deux de ses fils, sa fille aussi. Sur Philippe qui règne, elle n'a rien pu faire, le cuir était trop dur et la bête trop joviale, pour que le couteau puisse y faire la fête.

La mère d'Alexandre se nomme Olympias. Sous la catégorie de la substance, elle est feu plus qu'éther. Sous la catégorie de la quantité, elle déroule son nombre comme le serpent, sa

1. Autre lecture : trahi.

2. Deux mille ans plus tard, les records sont les suivants : le 100 mètres est couru en 10 secondes par un Allemand (Harry) et un Canadien (Jérôme). Le 200 mètres nous réclame 20 secondes cinq dixièmes. Le 800 mètres est fermement tenu par le Belge Moens en une minute quarante-cinq secondes sept dixièmes. Il y a encore beaucoup à faire.

devise. Sous la catégorie de la qualité, elle n'est que femme¹. Pour la catégorie de la relation, elle est possessive. Pour la catégorie du lieu, elle vit en Macédoine, mais sortant des sanctuaires d'Épire, vraie Mimallonéide², elle voudrait retourner dans ses furieuses collines, parmi les quatorze tribus que gouvernent les Molosses. Sous la catégorie du temps, tout au contraire, elle ne songe qu'à l'avenir, elle en emplit la tête d'Alexandre ; par sa faute, il ne vit pas : il vivra. Sous la catégorie de la position, elle est instable, parce que Philippe aime les boissons sous la tente, qu'il rit pour des riens et, elle, de toute façon, hait l'ironie. Sous la catégorie de la possession, elle est relative, elle a voulu étreindre le Dieu-serpent, Zeus-Ammon, son mari, le monde, tout à la fois et le néant d'un songe. Sous la catégorie de l'action, son ardeur alpine s'est nouée à l'intérieur : nudité morale qui ne présage rien de bon. Sous la catégorie de la passion, la matière est belle, les deux yeux du charbon.

L'œil droit d'Alexandre, plus foncé que le gauche : que sortira-t-il de la tête blonde ?

... Crainte, sortilège, la Macédoine, ma jeunesse, mes erreurs, devenue alors que j'étais sage, l'attrance, l'effroi de la Grèce. Philippe joue avec des cartes, il rit parce que les meilleures lui sortent des mains. Il a pris Amphipolis. Il gronde sur Athènes.

Athènes demeure le lieu, la substance et l'objet. Lieu de l'enseignement, substance de la vérité, même vide³, objet du rêve. Après Platon [...]⁴.

1. La rudesse native d'Aristote apparaît tout entière dans ce jugement.

2. Les Mimallonéides sont des Bacchantes. Elles portent des chapeaux en forme de serpents. Elles se livrent à des actes qui dépassent leur pensée, et, dans une nudité frémissante, gravissent les pentes. Plutarque, en rougissant, les nomme Clodones ou Mimallones.

3. Var. : « Vidée de toute matière. »

4. Ici, un passage inintelligible.

2. Passage dit « La boule de cuivre ».

Le résultat des leçons dépend des habitudes de l'auditeur. Nous aimons, en effet, qu'on se serve d'un langage familier, sinon les choses ne nous paraissent plus les mêmes ; le dépaysement nous les rend moins accessibles et plus étrangères. L'accoutumance favorise la connaissance.

Alexandre se laisse gagner par l'étude. Plus : il veut gagner l'étude, la battre de vitesse, comme on fait sur une piste. Par ma présence, il éprouve quelque difficulté car mon étude n'est pas finie. Ce que je lui apprends, au mieux, c'est ce que je savais hier. Au pire, je le dépasserai éternellement d'un jour.

Son éducation a connu trois âges. En premier l'âge théologique, où il fut soumis aux femmes, sa nourrice Latice, son précepteur Lysimaque et sa maman, l'ancienne orgiaque. Celle-ci lui fit répéter qu'il descendait d'Achille, car son grand-père, Néoptolème, qui régna en Épire, voulait descendre de Néoptolème, qui fut le fils d'Achille, inventa une danse, mais ne régna point.

Alexandre n'apprend pas, il prend. Il ne récite pas Homère quand il prononce : « *Comme on voit le milan, le plus prompt des oiseaux, pourchasser dans les monts, sans effort apparent, la craintive colombe — elle tâche de fuir et de se dérober, mais l'autre, à bonds pressés, se rapproche sans cesse avec des cris aigus : ainsi, rempli de folie¹, Achille vole droit vers Hector qui s'enfuit sous les murs d'Ilion et qui meurt, effrayé, ses rapides genoux.* »

1. Les versions actuelles de l'*Iliade* appellent « ardeur » — ce qui est « folie » dans la citation d'Aristote. Toutes les interprétations du caractère d'Achille, si incohérent d'apparence, seront éclairées par les manuscrits de Smyrne.

— Non, il se récite.

Vint ensuite l'âge critique, où Léonidas le fit coucher sur la paille, boire de l'eau sans date, courir et s'astreindre.

Voici l'ère positive. Cette débauche de cruauté contre soi lui sert à dompter la grammaire, à flatter la musique, à maîtriser la géométrie, à tenir la rhétorique par la bride, à caracoler sur la philosophie, à supporter la médecine. Il porte sans faiblir deux cent soixante kilos¹. Il sait douze mille vers d'Homère. Tout bredouillant de démocratie et de fatuité, Démosthène vint un jour pour faire le beau : ambassadeur d'Athènes.

Démosthène a donné des conférences. Il a pris le miel des gâteaux en compagnie des femmes, cet enfant l'a dompté dans l'éclair. Il ignorait qu'Alexandre l'attendait depuis deux mois. Éblouir un bavard en parlant, appartient à l'ordre des choses irrationnelles² mais vraies.

L'aventure de Bucéphale, autre lumière. Ce cheval noir fut conduit par Philonicus, le Thessalien, pour être vendu comme indomptable. Le prix : treize talents³.

Alexandre vit que Bucéphale, tremblante bête comme sont les chevaux, craignait son ombre. Il le dirigea vers le soleil, le flatta de sa main gauche, nerveuse et douce qu'il tenait de sa mère, le pétrit de ses cuisses qui venaient du stade (je n'ai

1. Encore que la catégorie olympique d'Alexandre le Grand nous soit inconnue, signalons que le Russe Pleikfelder, un mi-lourd, ne dépasse pas 142 kilos à l'arraché. Et que chez les lourds, tribu à laquelle Alexandre n'appartenait pas, le pauvre Vlassov n'arrachait en 1961 que 163 kilos 500.

2. *ἄλογος*.

3. Le talent doit être considéré comme la monnaie la plus stable qui soit pendant un siècle. En effet, au XIX^e, le chimiste Darcet (1777-1844) lui donne pour valeur 5700 francs. En 1935, Gérard Walter, dans son édition de Plutarque, indique 5890 francs. Il nous paraît plus sage d'estimer la monnaie grecque en Bucéphale, plutôt qu'en or. Considérant qu'en 1959 Worden fut vendu 90 millions et en 1960 Sica Boy 100 millions, le talent s'établirait aux alentours de sept millions. Ce chiffre paraît plus raisonnable que tous ceux prononcés par les historiens qui ignorent, parce qu'ils sont bons, la férocité de la vie.

ROGER NIMIER

L'élève d'Aristote

Dans *Le Grand d'Espagne*, où Nimier choisissait Bernanos pour « capitaine » de son après-guerre, l'essayiste posait les exigences et les refus d'une jeunesse. Dans *Journées de lecture*, il éclairait certains massifs littéraires contemporains. *L'élève d'Aristote* est comme la reprise à distance, l'approfondissement de ces deux livres, et, en somme, prend place dans un triptyque.

Une première partie, « Monarchies », nous montre deux conquérants antiques, quelques écrivains souverains, nous fait visiter Versailles, « le palais de l'ogre », entrevoir un xviii^e siècle.

La seconde partie, « Dix-neuvième siècle », retient ceux qui ne s'en firent pas l'écho sonore, tels « le gros consul » Stendhal et M^{me} Récamier que Nimier surnomme « une grande vedette du muet ».

La troisième partie, enfin, est à la fois un dictionnaire des contemporains, un album de famille regroupant les ascendants et les proches que Nimier s'est choisis en littérature, des instantanés insolents, comme « Gide chez le photographe » ou des facéties pleines de sens, comme ce « Casseroute d'ermite » ainsi composé : « La paupière à la Marcel Aymé, le pâté de crabe à la Chardonne et l'olive à la Morand. »

Le recueil est issu de textes que Jacques Chardonne encourageait son cadet à rassembler — à l'exclusion des chroniques générales et des nouvelles. De 1953 à 1962, ces portraits d'histoire et de littérature sont les silences du hussard Nimier.

Marc Dambre a fondé en 1980 les Cahiers Roger Nimier, après avoir présenté une thèse de bibliographie critique sur l'écrivain. Il enseigne à l'Université de la Sorbonne Nouvelle et achève une thèse d'État sur « l'homme et l'œuvre » : Roger Nimier hussard du demi-siècle.

nrf

71 F TC

Prix de lancement
63,90 F TC
jusqu'au 1/3/1982

Extrait de la publication

82-1 
A 26491

ISBN 2-07-026491-2